

Esther Schipper

Pays rêvé, pays réel

Sur une proposition de Lucien Terras — En dialogue avec des œuvres de la Collection Seroussi

4 juin – 1 août 2026

Galerie Natalie Seroussi | Esther Schipper Paris

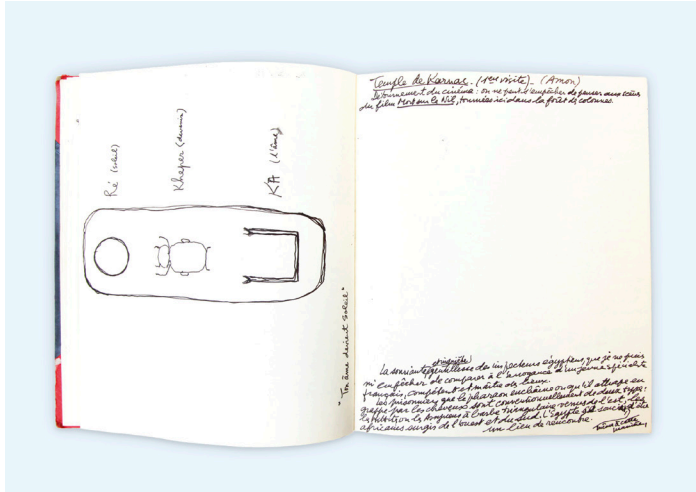


Image : Édouard Glissant, page du manuscrit d'Édouard Glissant, réalisé en 1988 lors de son voyage en Égypte, Édouard Glissant, *Diary of a Journey on the Nile*, 1988. NAF 28894 (67) (NIL°). Fonds Édouard Glissant, Bibliothèque nationale de France (BnF). Édition : Instituto Tomie Ohtake / Ana Roman et Paulo Miyada.

Organisée sur deux sites, à Esther Schipper Paris et à la Galerie Natalie Seroussi, l'exposition réunit des œuvres de Merikokeb Berhanu, Sanford Biggers, Julien Creuzet, Leslie Hewitt, Leslie Hewitt en collaboration avec Jamal Cyrus, Jason Moran, Alex Gardner, Simone Leigh, Arjan Martins, Roberto Matta, Moké et Thomias Radin.

Pays rêvé, pays réel emprunte son titre à un recueil de poésie publié en 1985 par Édouard Glissant (1928–2011) et s'inspire de l'influence durable de l'écrivain, poète et philosophe martiniquais sur les pratiques artistiques contemporaines au sein de la diaspora africaine. L'exposition présente des artistes dont le travail aborde des histoires de migration, de mémoire, de langue et d'appartenance, en envisageant l'expérience diasporique à la fois comme réalité vécue et comme espace imaginé. Ancrée dans les Caraïbes tout en restant attentive à l'interconnexion des cultures et des personnes, et en traçant des liens entre l'Afrique, l'Europe et les Amériques, l'œuvre de Glissant continue d'offrir un cadre permettant aux artistes de penser l'identité au-delà des origines fixes ou des récits uniques. Ses idées résonnent dans des œuvres qui traversent des histoires fragmentées, des géographies qui se superposent et les possibilités poétiques de la transformation. Par la peinture, la sculpture, le son et la vidéo, **Pays rêvé, pays réel** examine comment les artistes contemporains héritent et prolongent l'héritage de Glissant, en créant de nouveaux langages visuels et conceptuels pour appréhender les complexités de la diaspora africaine aujourd'hui.

À la Galerie Natalie Seroussi sont présentées des œuvres de Merikokeb Berhanu, Sanford Biggers, Julien Creuzet et Thomias Radin, en dialogue avec des œuvres d'Alex Gardner, Simone Leigh, Arjan Martins, Roberto Matta et Moké, issues de la collection Seroussi.

Untitled XLV, 2020, de Merikokeb Berhanu présente des fragments du corps humain et mêle des formes végétales, organiques et peut-être même minérales. Des formes allongées apparaissent à la fois abstraites, humaines et organiques. Des aplats de couleur alternent avec des sections à motifs où les lignes peuvent évoquer des membranes cellulaires, des courants fluides ou des structures schématiques. Berhanu associe abstraction et représentation pour élaborer un vocabulaire formel singulier. Son imagerie biomorphique suscite des associations avec le vivant : des formes arrondies rappellent des cellules, des bourgeons, des gousses ou des états embryonnaires, suggérant conception, gestation, reproduction et naissance — des thèmes perceptibles sans être explicités. Des formes circulaires peuvent évoquer des corps célestes, une tête ou un organe, ou, dans un vocabulaire qui déstabilise l'échelle, des structures cellulaires. Des références au monde animal soulignent encore l'interconnexion des formes de vie.

Les questions d'habitation et d'espace collectif apparaissent dans **Tavolo Uno**, 2025, de Thomias Radin, prolongeant son exploration de la sculpture, de la menuiserie et de l'architecture. Faisant référence à son enfance au sein d'une famille de charpentiers, l'œuvre transforme la galerie en un environnement habité où le mobilier et la sculpture fusionnent. À travers des formes façonnées à la main, situées entre design et rituel, Radin imagine des espaces modelés par le soin, la capacité d'agir et des possibilités partagées, proposant d'autres manières d'habiter le monde. Nourrie par la danse et par une enfance partagée entre la Guadeloupe et la France métropolitaine, sa pratique pluridisciplinaire examine la mémoire et le mouvement à travers la sculpture, la peinture, la performance et le film.

À la suite de cette exploration du mobilier, **Sedia da Barbieri** [fauteuil de barbier], 1973–1975, de Roberto Matta, transforme la chaise en une présence sculpturale et anthropomorphe. Taillées dans le bois, ces œuvres associent design fonctionnel et symbolisme surréaliste, leurs dossiers exagérés évoquant des masques ou des totems. Réalisées à une période où Matta étendait sa pratique au-delà de la peinture vers l'architecture et le design, ces chaises brouillent les distinctions entre usage et imagination, convoquant à la fois présence corporelle et objets cérémoniels.

Ce dialogue entre formes hybrides et références culturelles se poursuit dans **Andromeda (Glitch 1)**, 2025, de Sanford Biggers. Partagée entre marbre blanc et marbre sombre, la sculpture juxtapose la statuaire gréco-romaine à des formes rappelant des masques africains. Biggers décrit cette rencontre comme un « glitch », révélant l'instabilité des récits dominants de l'histoire de l'art. En découpant puis en recomposant des formes héritées, l'œuvre met à l'épreuve les idées d'authenticité et de pureté stylistique, présentant l'histoire comme fragmentée et sans cesse reconstruite.

Les thèmes de la visibilité et de l'autodéfinition structurent **Blue/Black**, 2014, de Simone Leigh, un buste en porcelaine partiellement occulté par un dense halo de rosettes bleues. Oscillant entre ornement et dissimulation, l'œuvre met au premier plan le travail de la céramique tout en renouant avec des traditions africaines et diasporiques historiquement reléguées au champ de l'artisanat. Le visage masqué se dévoile au regard direct, affirmant une intériorité définie par elle-même.

Dans **Chair #2**, 2016, d'Alex Gardner, deux figures noires sans visage occupent un espace ambigu. Leurs poses entrelacées suggèrent l'intimité ou la distance sans se résoudre en un récit figé. En supprimant les traits du visage, Gardner évite toute spécificité psychologique et invite à la projection. L'immobilité de la composition et le contraste entre la peau sombre et les vêtements blancs confèrent à l'ensemble une qualité sculpturale qui rappelle la figuration classique tout en ouvrant sur des réflexions plus larges autour de la race et de la relation humaine.

Les histoires de migration et de déplacement sont centrales dans **sem título** [Sans titre], 2022, d'Arjan Martins, où des figures émergent au sein de champs de couleur stratifiés. Réalisée à partir d'aquarelle, de dessin et d'acrylique, l'œuvre conserve les traces de son élaboration, tandis que la jonction apparente entre les panneaux renforce une impression de fragmentation, faisant écho à l'intérêt de Martins pour la diaspora, la mémoire et la circulation des histoires noires à travers l'Atlantique.

Street Scene, 1990, de Moké, se tourne vers les rythmes collectifs de la vie urbaine à Kinshasa. Figure majeure de la peinture populaire zaïroise, Moké a documenté le quotidien au moyen de compositions panoramiques représentant marchés, célébrations, rencontres de rue et cérémonies publiques. Peintes dans des couleurs industrielles éclatantes, ses scènes vibrent de mouvement et de vitalité sociale.

Le galeriste franco-américain Lucien Terras vit à New York depuis 1992. De 1996 à 2012, il a dirigé la D'Amelio Terras Gallery, qu'il a cofondée aux débuts du quartier artistique de Chelsea, représentant des artistes émergents comme des artistes de renommée internationale. Il a récemment rejoint Esther Schipper en tant que Senior Director at Large.

À Esther Schipper Paris sont présentées des œuvres de Sanford Biggers, Julien Creuzet, Jamal Cyrus, Leslie Hewitt, Jason Moran et Thomias Radin.

ESTHER SCHIPPER SAS
16 PLACE VENDÔME
75001 PARIS
TEL : +33 1 42 33 17 67
PARIS@ESTHERSCHIPPER.COM
WWW.ESTHERSCHIPPER.COM

NATALIE SEROUSSI
34 RUE DE SEINE
75006 PARIS
TEL : +33 1 46 34 05 84
GALERIE@NATALIESEROUSSI.COM
WWW.NATALIESEROUSSI.COM